

Clair-obscur

Anne
Burlond

Etrange période que celle des canicules estivales en Palestine. Mélange de tension, de nerfs à fleur de peau, de coups de klaxon ou de ton qui monte... et puis d'indolence, de langueur, de volupté des après-midi lentement consumés dans une douce léthargie.

Dehors. C'est l'impatience, l'exaspération... L'ambiance fiévreuse de Camp David et les barrages engorgés... C'est la poussière, la sueur, les odeurs âcres que l'on cherche à fuir. C'est la brûlure du soleil. Sa lumière aveuglante..

Et puis cette envie obsessionnelle d'eau, de s'y plonger et de laisser s'y noyer la tension accumulée. Cette envie d'air, de fraîcheur,... de tout ce dont l'extérieur vous prive. L'extérieur, explosif, irascible, n'est plus que passage, le lieu d'une fuite menant à son contraire.

Schizophrénie caniculaire. Contraste troublant entre extérieur et intérieur. Contraste de lumière, de sons, d'odeurs... Jeu d'extrêmes. L'intérieur c'est l'abstraction, le repli face à cette brûlure du dehors, sa violence... C'est l'envers du miroir, la reproduction à l'envers du dehors. C'est l'abandon délicieux, dans le clair-obscur de chambres aux volets transpercés par la puissance du soleil, à cette langueur, cette lascivité qu'aucune autre saison n'a le pouvoir de susciter... Aucune odeur si ce n'est celle de l'eau glacée tout à coup comble de la sensualité... Aucun bruit si ce n'est celui de nos murmures ou de la voix triste d'Ilham al-Madfi¹, seul son extérieur autorisé à pénétrer cette éclipse sacrée... Ambiances anesthésiées, narcotiques où naît une intimité particulière. Où ont lieu toutes les confessions, comme si même la dernière pudeur ne résistait plus à la chaleur... Sans doute mes plus fortes amitiés se sont-elles nouées dans ces ambiances feutrées,

1. Ilham al-Madfi est un chanteur irakien. Il y a quelques mois un ami cinéaste me l'avait fait découvrir. Il s'était produit à Amman et commençait à y être connu. Quelques mois plus tard, il a littéralement envahi la Palestine ; on l'entend partout, même dans la rue ou dans les taxis services... ce qui, d'une part, fait plaisir et, d'autre part, agace un peu car on voudrait le garder jalousement pour soi ! En tout cas sa voix est magnifique (mais très triste - à ne pas écouter lorsqu'on a un coup de blues). Il utilise beaucoup la guitare en un style parfois un peu andalou.

sur ces divans ou ces lits qui ont recueilli nos corps inertes des après-midi durant, alors que la chaleur nous interdisait le moindre mouvement si ce n'est celui de nos lèvres tout juste aptes à aspirer l'eau glacée et murmurer de douces futilités... Plaisir de la légèreté, de l'insouciance, de l'eau qu'on laisse s'écouler sous des airs involontaires dans le creux de nos cous...

Ne rien faire. Ne rien faire et aimer cela...

Ces longs après-midi, c'est aussi cet étrange rapport au temps dont on perçoit l'écoulement d'une lenteur implacable, presque sensuellement... comme s'il se confondait avec celui du sang dans vos veines. Le temps dans son essence même, le temps qui ne peut se détacher de vous, qui vous colle à la peau comme la sueur... Sensation d'être à l'intérieur du temps, d'être le temps... Le sent-on jamais autant que durant ces longs après-midi d'été ? Rythme égal, que rien ne vient casser. Règne du même. De la répétition implacable. Des journées que rien ne différencie mais qu'on aime toutes pour ce qu'elles sont, pour leur vide, leur absence, sorte d'ellipse temporelle, de nébuleuse entre rêve et réalité.

En fin d'après-midi seulement le temps redevient attente, quand le jour tend à sa fin mais que la nuit tarde à apparaître, sans doute parce qu'on l'attend tellement, parce qu'on lui octroie sans confession toutes les vertus...

La nuit, la nuit, telle une résurrection... Elle seule a le pouvoir de troubler les eaux dormantes, de vous arracher à cette ambiance de boudoir et de vous faire renaître à la vie sociale... L'extérieur, jouant de sa fraîcheur, retrouve grâce à vos yeux, et l'on consent au sevrage de ce bien-être léthargique, de cette douce intimité.

Les rues de Ramallah s'emplissent doucement ainsi que ses terrasses, trop rares, aux ambiances étrangement bleutées, comme pour préserver la volupté évanescence de l'après-midi. Et puis Ilham al-Madfi, toujours, sa voix pénétrante qui a envahi cet été espaces publics et espaces privés, seul lien entre extérieur et intérieur. Et l'on s'emplit à satiété de fraîcheur, de quiétude, d'obscurité, que l'on

sait perdre à nouveau à l'aube, au réveil moite dans des draps blancs déjà aveuglants de lumière... Quand il est déjà trop tard, qu'a basculé le règne lunaire pour laisser renaître le contraste clair-obscur... Et que l'on prend conscience avec amertume qu'un sommeil traître nous a privés irréversiblement d'une partie de la nuit... Une autre journée anesthésiée...

Voyant venir l'été avec appréhension, c'est pourtant très vite que l'on regrette sa délicieuse langueur. L'été est un laps de temps hors de la réalité, un détour par l'intime... Moments de bonheur suspendu où ni le temps ni la mémoire n'existent plus... et dont on est trop souvent privés.

—A. B.

Ramallah, août 2000